



Lily van der Stokker. «Bob Nickas». 2002.

cologne

LILY VAN DER STOKKER

 Museum Ludwig
 1^{er} novembre 2003 - 11 janvier 2004

L'expression *Small Talk* désigne généralement une conversation plutôt forcée entre personnes qui se connaissent plus ou moins, mais surtout qui se retrouvent pour une raison sociale, par exemple lors d'un vernissage. *Small Talk* est aussi le titre de l'exposition de Lily van der Stokker au Museum Ludwig. L'artiste a convoqué huit artistes amis – chacun présent avec une œuvre – qui «small talkent» les thèmes qu'elle met en avant : la sphère privée, le quotidien, les identités sexuelles, la beauté, l'inquiétude sur le fait d'avoir des enfants ou pas, etc. Dans l'immense salle nommée «DC» (10 x 20 x 20 m), van der Stokker ne cherche pas à remplir l'espace, et ses œuvres, comme celles des invités, longent le mur en laissant un grand vide au milieu. En effet, on cause dans tous les coins, entre les sculptures, les tableaux et «l'installation performative» (sous-titre officiel de l'exposition) de l'artiste. Cependant, là où nous croyions participer à sa vie privée par des renvois à des noms, des lieux et des dates (dans le style : «Ma mère veut me prêter 80 000 euros pour m'aider à acheter une maison» ou «Joep [van Lieshout] est une sorte de sacré macho... mais nous l'aimons pour cela»), nous nous mettons le doigt

dans l'œil. D'ailleurs, l'artiste déclare dans le catalogue : «Il ne s'agit pas d'un JE spécifique» et encore moins «de mes fatras de familles». C'est dans le choix de ses invités que nous découvrons sans masque la «reine de l'esthétique des cartes de vœux pour anniversaire» : de la violence entre les sexes en forme d'épouvantail chez John Bock, du politiquement pas correct chez les «supervivens» aux seins gonflés comme des ballons de John Currin, le cul d'une femme visité comme une butte par des petits bonshommes dans le dessin de Nicole Eisenman, la miniaturisation des structures d'architecture nomade chez Isa Melsheimer, l'infantilisation de notre quotidien dans les meubles de petit format chez Nada Sebestyén (1). Bref, de la névrose et du pathos dans (presque) tous les coins. C'est par les œuvres d'autres artistes que nous nous approchons le plus de l'univers de van der Stokker. Car ses peintures murales, où le mobilier a été remplacé par des boîtes en bois de différentes tailles, de couleur fluo comme la peinture et posées au sol contre le mur, font croire à une gaieté digne d'une chambre pour enfant (motif «flower power», petits carrés Vichy, arabesques, etc.). Et pourtant, l'enjouement est rongé par les inscriptions renvoyant à un quotidien beaucoup moins édifiant. Et les invités incarnent ce texte.

Joerg Bader

(1) Autres artistes invités : John Armleder, Laura Ernick et Erwin Wurm.

«supervivens», a woman's tush visited by little men in Nicole Eisenman's drawing, Isa Melsheimer's miniaturized nomadic architectural structures, the infantilization of our daily lives in Nada Sebestyén's small-scale furniture.(1) In short, neurosis and pathos (almost) everywhere. What brings us closest to van der Stokker's world is the work of other artists. On the floor next to the wall paintings, instead of furniture, are wooden boxes of various sizes, painted in Day-Glo colors like the paintings themselves. Their motifs (flower power, little squares, arabesques, etc.) are so cheerful they seem made for a child's room. But this playfulness is undercut by the inscriptions referring to a much less edifying reality. The work by the guest artists suits these texts perfectly.

 Joerg Bader
 Translation, L-S Torgoff

(1) Other guest artists were John Armleder, Laura Ernick and Erwin Wurm.

Small Talk, as we all know, is what you say to people you don't have much to say to when you're socially obliged to say something, at, for instance, an exhibition opening. For her show by that title at the Ludwig Museum, Lily van der Stokker invited eight artist friends to each make a small-talk piece about themes of concern to her: private, everyday life, gender, beauty, anxiety over whether or not to have children, etc. Van der Stokker didn't try to fill up the space in her immense room entitled DC (10 x 20 x 20 meters). Instead, works by her and her guests were placed along the walls, leaving the middle empty. Visitors chatted in every corner, between the sculptures, canvases and van der Stokker's "performative installation" (the official subtitle of her show). But we'd get it all wrong if we thought the references to specific names, places and dates were letting us in on her private life. ("My mom wants to lend me 80,000 euros to help me buy a house" and "Joep [van Lieshout] is a big macho, but we love him for it," for instance.) As the artist warns in the catalogue, "This is not about any specific 'I,'" still less about "my family issues." Where this "queen of greeting card aesthetics" lets down her mask is in her choice of guest artists: violence between the sexes in John Bock's scarecrow, the politically uncool John Currin's silicon-swollen